

RENCONTRE AVEC NJÖRD

Tout le monde le sait, ça peut souffler fort en Islande. Nous nous attendions ainsi à faire très vite les frais des velléités de Njörd, le dieu du vent, de la mer mais aussi de l'abondance dans le panthéon de la mythologie nordique.

Or nos premiers jours en Islande furent ensoleillés et d'une douceur presque angevine. Puis plusieurs jours passèrent sans que Njörd se fut manifesté au-delà d'une petite brise soutenue de temps à autre mais qui n'avait rien de très impressionnant pour quelqu'un habitué aux coups de zef bretons. On nous aurait raconté des bobards ? *Que nenni* ! Njörd allait bientôt nous faire savoir qu'il restait le maître des lieux.

Ainsi, à deux reprises il nous rappellera fermement à l'ordre sans jamais s'annoncer. Il est en effet sournois l'ami et s'invite avec une violence aussi brutale que soudaine. A peine s'est-il abattu sur vous que le calme revient aussitôt et vous croyez avoir rêvé même si l'embardée de la moto sur la piste vous fait encore trembler de peur. Mais l'ami ne vous quittera pas de sitôt et, si vous persistez, il vous accompagnera des heures durant vous ballottant au gré de ses envies tel un fétu de paille.

Il faut alors être têtue et un peu inconscient pour relever le défi qu'il vous lance. Je dois avoir un peu de ces deux qualités car à deux reprises j'ai relevé le défi. A y repenser aujourd'hui, je ne pense pas que ce fut une bonne idée. Mais la capacité de jugement et de décision est très différente au cœur de la situation et à distance, confortablement installé derrière son clavier.

DIMANCHE 29 JUILLET

Notre première rencontre avec l'Eole islandais se produit sur la route circulaire n°1 un peu au Sud de Stadur en remontant vers les fjords du nord-ouest. La première bourrasque nous surprend très violemment sans aucun signe annonciateur et alors même que nous sortons tout juste d'une galère sur la piste 527 où nous venons de faire une chute (mais ça c'est une autre histoire). Tout heureux de retrouver le bitume après ce passage difficile, j'ai probablement baissé un peu la garde et suis très surpris de la violence et soudaineté du premier coup de vent qui nous fait dangereusement déborder sur la voie de gauche, ouf, personne en face !

Après un court épisode de rafales en pointillé, très vite le vent s'impose quasi en permanence et je dois donner de plus en plus d'angle à la moto pour maintenir la trajectoire. Le vent descend tout droit de la Mer du Groenland et s'engouffre avec force dans la baie du Hrutafjordur jusqu'à rebondir sur les reliefs tout à l'Est de la péninsule du Snaefellsness, ce qui j'imagine doit amplifier sa puissance.

Nous nous arrêtons pour une pause repas (une bonne soupe du jour) à la station service de Stadur, carrefour et porte d'entrée sud-est des fjords de l'Ouest, notre destination des jours à venir. Même sur le parking ça souffle fort et certains regardent notre moto, bien chargée, intrigués de nous voir rouler en pareilles conditions.

A peine remise de ses émotions suite à notre chute sur la piste 527, Martine est tout de suite tentée de remettre à plus tard voire de renoncer aux fjords si c'est pour se payer ce genre de conditions. Pour ma part impossible de renoncer à ce qui est annoncé comme un des coins les plus sauvages et parmi les plus jolis d'Islande et impossible surtout de ne pas tenter le coup. On revoit notre objectif initial, Krosness tout au Nord mais à près de 250 km, pour tenter de rejoindre et faire étape à Holmavik qui n'est qu'à 110 km de Stadur.

On repart donc. Très vite le bitume laisse place à une gravel road, piste de terre battue et gravillonnée très roulante mais comptant son nombre de pièges dont les innombrables nids de poules. Le vent forçit et ne nous lâchera plus de la journée. Il me faut contrer en permanence en prenant de l'angle, réduisant la vitesse et/ou remettant les gaz selon les circonstances ; le tout en restant très vigilant et en composant au mieux avec le

profil de la piste. Par chance celle-ci est bien sèche donc pas de glissades. La très faible circulation rend aussi les risques moindres sachant qu'entre les poussées du vent et les trous de la piste je navigue d'un côté à l'autre quasi en permanence.

Un autre facteur vient cependant mettre un peu de piment à deux reprises dans ce petit jeu : le brouillard. Ainsi, alors que la piste longe littéralement la mer tout le long, à deux reprises elle monte dans les reliefs, cependant très modestes ici, pour éviter un cap. C'est là que la purée de pois en plus du vent vient nous rappeler la dureté des conditions en Islande. Je n'y vois pas à 5 mètres et je roule en troisième voire en seconde un peu à l'aveuglette et avec les warnings histoire d'être vus à défaut de voir (mais on ne croisera personne, enfin moi je n'ai vu personne...). Fort heureusement ces deux passages furent relativement courts.

Ce fut laborieux et ce ne fut pas une partie de plaisir. Mais nous avons cependant atteint Holmavik sans encombre même si nous y sommes arrivés épuisés, physiquement mais aussi mentalement. Un regret prend alors place en moi, celui de ne pas avoir eu la niaque dans ces conditions de m'arrêter pour quelques photos car cette route côtière est de toute beauté et la lumière entre le ciel chargé de nuages et la mer moutonneuse lui conférait par instants une ambiance extra-ordinaire.

Après un crochet, pluvieux, le lendemain jusqu'à Krossness - le bout du monde - nous poursuivrons notre périple dans les Westfjords sous une météo presque estivale : ciel bleu, soleil éclatant, températures printanières (13 / 15°C quoi !) et pas un pet de zef ! Alors oui, ça valait le coup de persévérer.

S'il s'est ensuite régulièrement mais gentiment rappelé à nous, Njörd n'avait cependant pas dit son dernier mot...

MARDI 07 AOUT

Neuf jours plus tard Njörd se rappellera ainsi à notre bon souvenir. Nous sommes au camping de Svinafell toujours sur la route circulaire n°1 mais tout au sud de l'Islande cette fois et très exactement au pied du Vatnajökull le plus grand glacier d'Islande (en gros la superficie de la Corse, excusez du peu).

Il est 7h30 du matin, nous venons juste de plier et nous nous apprêtons à partir pour Seydisfjordur tout à l'est de l'île. Alors que rien ne le laissait présager, une brève et soudaine rafale de vent balaye la piste créant un tourbillon de poussière puis vient secouer sévèrement les tentes (et campeurs encore endormis). Le plus spectaculaire aura été de voir une grande tente familiale montée sur des arceaux gonflables s'aplatir littéralement pour ensuite se relever tout doucement ; efficace ce concept. Bref le ton est donné : la journée s'annonce venteuse et elle le sera comme jamais nous aurions pu l'imaginer.

Notre projet du jour est de rejoindre Seydisfjordur à 400km de là et d'où nous repartirons en ferry car la fin des vacances se fait proche. L'étape peut paraître longue mais on prévoit de longer la côte par la route 1 bitumée sur sa totalité.

Le ton de la journée se confirme très très vite. De suite nous sommes pris dans une succession quasi ininterrompue de rafales toutes plus violentes les unes que les autres. Je contre comme je peux en donnant de l'angle et en jouant de la vitesse et des reprises moteurs. Mais parfois je suis contraint de descendre en 4^{ème} voire en 3^{ème} et je ne parviens pas à reprendre la main sur le vent et à avancer. On godille de droite à gauche et plusieurs fois je crains la sortie de route tant il m'est difficile de tenir la moto et d'assurer la trajectoire. Même aviné je ne pense pas avoir été en mesure de dessiner une telle sinusoïdale. Par chance à cette heure matinale il n'y a que très peu de monde sur la route. Mais les premières voitures puis bus croisés plus tard me donneront de belles suées car la dépression créée lors du croisement manque à chaque fois de nous écraser sur les véhicules.

Je vois avec une certaine appréhension le premier pont se pointer car ceux-ci sont en général très étroits (une seule voie) et parfois glissants (notamment ceux en bois recouverts de grillage métallique). Mais bizarrement, à l'aplomb des rivières le vent se fait plus calme, une clémence que nous devons probablement à Njörd ou alors à quelques autres elfes protecteurs des lieux et des voyageurs fous. Nous connaissons cependant deux exceptions à cette observation sur des estuaires très larges et des ponts plus longs. Mais bon, on est passés (en serrant les fesses...) !

Le tableau des événements ne serait pas complet si je n'évoque pas les moutons qui paissent tranquillement juste au bord de la route et ne semblent pas faire cas de toute cette agitation. Pourvu que ne vienne pas à l'idée de l'un d'entre eux d'aller voir si l'herbe et les lichens ne sont pas meilleurs de l'autre côté... Trois ont été tentés mais se sont ravisés au dernier moment, apeurés par notre impressionnante Granada Roja probablement (c'est le petit nom de notre fidèle destrier pour ceux qui ne suivent pas). Ouf là encore car je n'ose pas imaginer le tableau.

Les rafales se font incessantes et de plus en plus soutenues. Malgré les bouchons d'oreilles, le bruit devient vite une source de fatigue supplémentaire. Le vent nous arrive directement du plateau glaciaire et dévale les pentes tout en « rebondissant » sur les reliefs abrupts changeant ainsi en permanence de direction. Difficile donc d'anticiper, je ne peux que réagir aux coups de boutoir.

C'est très vite épuisant et un poil angoissant. Je m'interroge s'il convient de s'arrêter ou de continuer. S'arrêter oui mais on est déjà au milieu de nulle part. Faire demi-tour ? Allez, on essaye encore un peu, ça finira bien par se calmer car ça ne peut pas être pire. Enfin c'est ce que je croyais. Alors on s'arque-boute, on plie l'échine, on croise les doigts et on trouve l'énergie là où on ne savait même pas qu'on en avait de réserve. On « s'habitue » aussi progressivement à ces conditions infernales et on continue, inch'Allah !

Je devine Martine derrière crispée. J'imagine qu'elle doit aussi se demander ce qu'il convient de faire. Fort heureusement elle comprend vite la nécessité de faire corps le plus possible avec moi et la moto, la position « crapaud » comme elle dit, et de se laisser porter. Je suis assez admiratif de la confiance ainsi témoignée, surtout pour quelqu'un qui a parfois du mal avec le lâcher-prise, et je me dis qu'à sa place je ferais sans doute un piètre passager.

Je me concentre sur la route, la route, rien que la route. Un petit supplice pour moi qui adore savourer les paysages et qui en général ne fais pas un kilomètre sans avoir tourné la tête en tous sens afin d'emmagasiner un maximum de clichés dans la tête (vous n'imaginez pas la capacité de ma mémoire interne...). Je suis tenté à plusieurs reprises de m'arrêter pour une pause photos car c'est un défilé de cartes postales et la lumière est belle, mais j'y renonce car ça suppose là encore de trouver l'énergie nécessaire, sans parler du risque de voir les gants s'envoler...

125 km plus loin et près de 2h30 plus tard, à la hauteur et juste avant la petite ville de Höfn, on voit enfin une station service où on s'arrête, vidés, épuisés. On fait le plein (je vous passe les détails mais en plus on a vraiment frisé la panne sèche : 32,40l dans le réservoir sensé en contenir 33) et une pause café bien méritée. Je cale prudemment la moto sur la latérale et par moment on la voit se soulever légèrement sous les coups de vent, c'est vraiment très impressionnant.

Là on croyait avoir tout vu et quelle ne fut pas notre surprise de voir encore plus fêlé que nous (oui parce qu'on n'a pas vu une seule moto rouler ce jour là). Ainsi, tout à coup, surgi de nulle part apparaît un type coiffé d'un ancien casque colonial blanc - c'est la première chose qui m'a frappé - marchant à côté et tenant à bout de bras son deux-roues ; Et quel deux-roues : un grand bi !!! On n'en croyait pas nos yeux ! Le gars, un anglais du style so british, n'en peut plus et décide d'attendre que ça se calme. What a crazy rosbif !

Quant à nous, requinqués par la pause café on décide de continuer en espérant que le vent se calmera ce qui nous a semblé être le cas sur les derniers 10 km. Il se calmera en effet mais restera « soutenu », doux

euphémisme si j'en crois la véracité du panneau d'information sur l'état de la route et des conditions météo juste après qu'on soit repartis : 23m/s (oui ça fait presque 83 km/h), j'espère que Martine n'a pas vu l'info (en même temps elle n'est pas très bonne en calcul mental). On connaît ainsi une relative tranquillité et savourons les paysages côtiers jusqu'à Djupivogur. On osera même quelques photos, les seules de la journée.

A partir de là, la relative accalmie du vent va laisser place à la pluie qui se fait de plus en plus drue. Du coup l'intérêt de suivre la route côtière très vite noyée dans la masse nuageuse se fait moindre. On hésite à couper par la montagne sachant qu'on y gagne en kilomètres mais que c'est de la piste. On choisit pourtant cette option (route 939 puis 95 reliant Egilsstadir). Mais assez vite je me demande si on a fait le bon choix car on retrouve le vent sur la montée et la piste devient de plus en plus glissante avec la pluie et je ne vous parle pas de la visibilité. La fatigue de la dure journée se fait aussi sentir... Alors une fois encore on serre les fesses et ça passe. Martine me dira à l'arrivée avoir tenu en se concentrant sur la respiration yoga et en s'armant de patience et de résignation.

On atteindra Egilsstadir puis Seydisfjordur épuisés mais contents d'être arrivés. En réalité c'est le lendemain en discutant avec d'autres campeurs et motards qu'on prendra vraiment conscience des conditions météo exécrables et de la force du vent de cette journée mémorable.

C'EST AUSSI ÇA L'ISLANDE

Le vent, la pluie, le brouillard, le froid, la neige - parfois en plein été - et les pistes c'est aussi ça l'Islande et l'Islande ne serait plus tout à fait l'Islande sans ces conditions naturelles parfois très difficiles. Alors si le vent vous y mène un jour, surtout n'ayez pas peur et laissez vous porter.

Njörd vous rappellera probablement où vous avez mis les pieds. Restez alors à votre place, mais prenez-la. Sachez que les Elfes bienfaiteurs veilleront sur vous, n'en doutez pas.

D'Jo

23 août 2018